

LE DEVELOPPEMENT D'UNE LITTERATURE BRETONNANTE

AUX ORIGINES DE L'ECRITURE EN BRETON

Des origines à la fin du royaume breton (V- XIèmes siècles), la Bretagne armoricaine conserve peu d'écrits en *lingua britannica* (réputée alors commune aux Bretons, tant du Nord, en Ecosse, que sur l'estuaire de la Loire), puisqu'on ne trouve dans une norme brittonique, quasi commune au breton, cornique et gallois, que divers fragments, depuis le VIIIème au moins (avec le manuscrit dit de Leyde en Hollande, contenant un traité de médecine et divers noms de plantes en breton). La norme écrite demeure le latin et l'on conserve de nombreuses vies de saints (*Vitae*), dont environ quarante sont glosées en vieux-breton. Le vieux-breton¹, ainsi connu par quelques milliers de gloses marginales, se caractérise plutôt par sa « littérature perdue », dont on a cependant une idée grâce à diverses traductions et autres adaptations dans plusieurs langues européennes. Une versification celtique savante, attestée jusqu'au XVIIème siècle, témoigne cependant en faveur d'une telle « littérature perdue », pour ce qui est de l'écrit, mais se perpétuant toujours peu ou prou par l'oralité, alors qu'elle est devenue notre très célèbre « matière de Bretagne » (lais bretons, cycle arthurien, légende de Tristan etc.), selon une tradition difficile à cerner, transmise et traduite au début du Duché sans doute, dans diverses langues (français, mais aussi anglais, allemand, norvégien, occitan, catalan).

MOYEN-BRETON ET RENAISSANCE

Poésie macabre (pendant d'un art religieux breton dans la pierre, surtout à l'époque de la Renaissance) et théâtre dit « celtique » (vies de saints) forment ensuite le fond moyen-breton (quelque 20 000 vers au total), jusqu'au XVIIème. On peut citer, par exemple, **Le Mirouer de la Mort** (composé en 1519, imprimé en 1575 - 3 602 vers), **Buhez Mabden** (« La Vie de l'Homme »), qui rappelle Villon, et autres poèmes religieux, bretons souvent dédiés à Marie, édités en 1530 (& 1622), de même que le texte de la première *Passion* éditée par Eozen Quillivere (en 1530). Nos trois vies de saint(e)s, considérés désormais comme des textes littéraires autant que d'intérêt philologique, sont **Buhez santes Barba** (1557), **An Buhez Sant Gwenole Abat kentaf eus a Lantevennec** (copies de 1580, puis 1608), **Buez Santes Nonn** (récemment rééditée, accompagnée d'une nouvelle traduction de Yves Le Berre). L'essentiel de ces vers moyens-bretons (ceux ici cités et quelques autres), très savants parfois par la forme, sans doute dus à des clercs, a été réédité et traduit par Emile Ernault au début du siècle.

DEUX SIECLES DE TRANSITION

Puis, à partir du XVIIème siècle, théâtre populaire (avec des tragédies historiques ou bibliques - on dénombre de nombreux manuscrits sur toute la période, dont beaucoup transmis grâce à des copistes, car peu ont été édités - à côté de textes plus légers à la manière du siècle, dont des comédies à la française) et oeuvres de dévotion marquées par l'esprit de la Contre-Réforme, assurent la transition prémoderne. Une des pièces les plus célèbres de ce répertoire populaire, jusqu'au XIXème siècle au moins, est **Buez ar pevar mab Emon** (« La Vie des quatre fils Aymon »), adaptée d'une oeuvre connue en français vers 1780 ; mais d'autres seraient plus anciennes, comme **Genovefa a Vrabant** (« Geneviève de Brabant »), que l'on fait ainsi remonter au XVIIème, de même que la **Passion** de Laurans ar Richou (1678), ou telle pastorale surtout popularisée au XIXème siècle... A côté de cette littérature dramatique et de très nombreuses oeuvres de dévotion, à destination du peuple (catéchismes, cantiques, « doctrines », noëls etc.), mais aussi d'ouvrages d'érudition pour les clercs (dictionnaires notamment, aux XVIIème et surtout XVIIIème siècles, et divers manuels appelés « colloques »), les oeuvres profanes sont plus rares. On cite généralement l'oeuvre de l'officier Pascal Kerenveyer (Roscoff 1729-1794 - dont sa pièce comique à la verve très XVIIIème siècle, **Ar Farvel goapaer**), ou les vers satiriques du juge de paix Claude Le Lay (Lannilis 1745-1791 - *Ar C'hi, Sarmoun...* daté de 1772). Avec ces deux auteurs se clôt la période qui va de l'ancien régime à la fin du XVIIIème siècle.

1

LE DIX-NEUVIEME SIECLE ENTRE CONSERVATISME ET OUVERTURE

Il n'est pas possible, dans le cadre de ces quelques lignes, d'analyser de façon exhaustive les différents aspects de la littérature bretonnante au XIXème ; contentons-nous d'examiner ce qui nous paraît l'essentiel : cette littérature, d'abord en grande partie orale et semi-orale (théâtre), puis de plus en plus écrite, continue-t-elle la tradition religieuse des siècles précédents ? Ou bien participe-t-elle au renouvellement européen marqué par la prise en compte des peuples et du peuple ?

En effet, les auteurs antérieurs s'étaient surtout adressés à certaines catégories (bourgeoisie et paysans aisés), seuls capables d'acheter des livres et de lire : en simplifiant, il s'agissait des moines au XVIème siècle, puis des Jésuites au XVIIème, des prêtres et des clercs au XVIIIème ; on sait depuis Michelet qu'en France, « c'est la Révolution qui a créé le peuple », c'est-à-dire qui lui a donné une existence politique et sociale, mais aussi qui va faire de lui un objet d'étude. Qu'en est-il en Basse-Bretagne ? Comment s'est passée la prise en compte du peuple par les différents auteurs ?

LES CONDITIONS DE CETTE LITTERATURE : PUBLIC ET AUTEURS

Tout au long du XIXème, la population de Basse-Bretagne -essentiellement maritime et rurale- croît régulièrement pour atteindre un sommet entre 1900 et 1914 : environ 1 500 000 habitants pour quelque 1 300 000 bretonnants. Parallèlement à cela, le jeune Breton, dès la fin du XVIIIème, va être amené à sortir de Bretagne, découvrir Paris, la France, l'Europe ; c'est encore une des conséquences de la Révolution, pensons ici à Jean Conan ! Plus tard, avec le Second Empire, ce sera la guerre de Crimée, la conquête de l'Algérie, la campagne du Mexique, auxquelles participera J.M. Déguignet.

D'un autre côté, l'instruction se développe, surtout celle des garçons : loi Guizot (juin 1833) qui oblige les communes à ouvrir une école primaire, puis lois Jules Ferry, dans les années 1880 ; ces écoles fonctionnent rarement en breton, parfois dans les deux langues² le plus souvent en français. Les esprits s'ouvrent, l'instruction progresse. Qui va répondre à cette demande accrue de lecture ? Sur 209 écrivains répertoriés par Yves Le Berre³, 16 professions sont représentées ; mais 140 (67,6 %) appartiennent au clergé. C'est déjà un indice de la permanence de la tradition.

LES OEUVRES

a) D'inspiration religieuse

Nous ne pouvons entrer dans le détail des productions écrites, vu leur relative abondance ; regroupons-les en quatre catégories :

- **Les oeuvres à caractère liturgique et moralisateur.** Imprimé pour la première fois en 1712, l'ouvrage de Dom Ch. Le Bris *Heuriou brezouneq ha latin* (« Heures bretonnes et latines »), fut constamment réédité au XIXème ; les catéchismes sont renouvelés en 1807, un pour chacun des trois évêchés bretonnants ; d'autres ouvrages plus difficiles sont réimprimés, comme l'*Introduction d'ar Vuez devot* (« Introduction à la vie dévote »), du même prêtre léonard Charles Le Bris ; des livres de morale voient le jour, plus allégoriques, comme l'adaptation en breton vannetais de la *Relation du voyage mystérieux de l'Isle de la Vertu* par le recteur de l'île d'Hoedic Jean Marion : *Voyage misterius de inis ar vertu*.

- **Les oeuvres à caractère hagiographique.** Assez nombreuses, elles sont consacrées soit à un saint, soit à un ensemble ; citons en particulier la *Buhez ar Sent* (« Vie des saints ») : composée d'abord par Dom Marigo en 1752, puis complétée en 1846 par l'abbé Jacques Perrot, elle fut plusieurs fois rééditée et remaniée jusqu'au XXème siècle,

²

F. Furet et J. Ozouf, *Lire et écrire*, Paris, Ed. de Minuit, 1977, p.336, cité par Fañch Broudic, *La Pratique du breton de l'ancien régime à nos jours*, PUR 1995, p.368.

³ Yves Le Berre, *La littérature de langue bretonne, livres et brochures entre 1790 et 1918*, Ar Skol Vreiz / Emgleo Breiz 1994, p.477-480.

notamment par Yann-Vari Perrot ; selon Gw. Le Menn, cet ouvrage, très lu dans les campagnes, « aurait pu jouer le rôle qui fut celui de la Bible galloise au pays de Galles, et elle l'a fait dans une certaine mesure »⁴.

- **Les traductions de la Bible.** Les traductions intégrales en breton de l'Ancien et du Nouveau Testament sont rares ; en revanche, des extraits sont publiés et réédités, après l'*Abrege eus an Aviel* (« Abrégé de l'Évangile ») de Dom Marigo (1758), ainsi que des **Histoires** tirées de la Bible. Ce seront les protestants, à l'initiative du pasteur Jenkins installé à Morlaix qui entreprendront la traduction bretonne du Nouveau Testament, réalisée par Le Gonidec en 1827, puis de l'Ancien Testament (deux éditions imprimées, en 1866 et 1890).

- **Les périodiques.** Plus originales sont les trois revues bimestrielles, variantes des **Annales de la Propagation de la Foi**, lancées d'abord en vannetais (*Lihereu Brediah ar Fe*, 1843), puis en léonard (*Lizeriou Breuriez ar Feiz*, 1844), et en trégorois (*Keloio prezegerez ar Fe*, 1865) ; viendra ensuite l'hebdomadaire *Feiz ha Breiz* (« Foi et Bretagne »), rédigé par l'abbé Morvan à partir de 1865, et dont la publication durera, sous une forme ou sous une autre, jusqu'en 1944.

b) D'inspiration plus profane

Ici, les oeuvres sont bien plus abondantes et variées que durant les périodes précédentes.

- **Almanachs et presse.** Les premiers almanachs virent le jour en 1824, à Saint-Brieuc et Morlaix ; ils contenaient une foule de renseignements pratiques destinés aux paysans, mais aussi des contes, poèmes, chansons... Leur orientation deviendra plus politique à la fin du siècle, républicaine avec l'*Almanak Breiz-Izel* de Luzel et Gaidoz (1872), monarchiste avec l'*Almanak an Den Honest* (« de l'honnête homme », Brest, 1881) ; ils furent très largement distribués et lus (plusieurs milliers d'exemplaires). Une tentative plus éphémère, tournée vers le même public, fut réalisée à l'initiative d'A. Duchâtelier, celle d'un journal bilingue : *Mignon al labourer / L'ami du cultivateur*, d'abord bimensuel puis mensuel ; la partie bretonnante fut rédigée par Yves Combeau, puis Alexandre Lédan. L'expérience dura moins de deux ans (1833-1834, 25 numéros), le journal n'ayant jamais dépassé les 300 abonnés.

- **Récits historiques.** La plupart de ces récits évoquent les événements de la Révolution et de la chouannerie ; ils sont très favorables au roi et à la religion, témoins les deux *best sellers* de la période. C'est d'abord le premier ouvrage d'histoire en breton, monolingue (1855), puis bilingue pour les cinq éditions qui ont suivi : *Histor ar Vreiz*, puis *Istor Breiz, Histoire populaire de la Bretagne, par une fille du Saint Esprit* (Sur Anne de Jésus, Anne le Bastard de Mesmeur). Elle y raconte, sous la forme de trente-six veillées et dans un breton médiocre, l'histoire de Bretagne depuis l'époque des druides jusqu'au premier Empire ; onze d'entre elles sont consacrées aux événements de la Révolution, présentée par le narrateur, un vieillard aveugle, comme *ar malheur braz-se, ar brassa zo kouezet var rouantelez Frans* / « ce malheur, le plus grand de tous ceux qu'a subis la France » (vingt-cinquième veillée, p.450-451 de la 4^e édition).

L'autre ouvrage est un roman, *Emgann Kergidu* (« La Bataille de Kergidu ») qui devint extrêmement populaire en Léon, en partie grâce à la qualité de son breton ; il parut d'abord en extraits dans *Feiz ha Breiz*, puis en deux tomes en 1877 et 1878 ; il fut plusieurs fois réédité, notamment en 1902. L'auteur, Lan Inisan, né et mort à Plounévez-Lochrist, amplifie les événements survenus dans le haut-Léon en 1793, et en fait un pamphlet contre-révolutionnaire : « Sous couvert d'histoire, **La Bataille de Kergidu** est en réalité un ouvrage de propagande royaliste contre une IIIe République présentée comme liée par nature aux excès les plus regrettables de la Révolution française. De là une partialité qui heurtera le lecteur », écrit le chanoine Falc'hun dans sa préface de l'édition en français⁵.

- **Théâtre.** Les tragédies à caractère religieux (Vie de Louis Eunius, de Geneviève de Brabant, de sainte Tryphine...) continuent à être jouées, recopiées, adaptées, et même imprimées, surtout vers la fin du siècle ; de nombreux témoignages attestent de la vitalité de ce théâtre populaire en Trégor / Goélo et Vannetais. Il nous en reste plus de

⁴ **Histoire générale de la Bretagne et des Bretons**, Paris, 1990, in Langue et culture bretonnes ; Gw. Le Menn, p.510.

⁵ **La Bataille de Kergidu**, Paris, R. Laffont, 1977.

250 manuscrits (surtout des XVIII et XIX^{ème} siècles), et une vingtaine d'ouvrages édités, qui sont de deux types distincts : une dizaine d'éditions monolingues était destinée au public populaire (*tragédies* imprimées chez Le Goffic à Lannion, Guilmer puis Lédan à Morlaix, Galles à Vannes...) ; l'autre dizaine contient le texte breton, une traduction, de nombreuses notes et fut réalisée pour le public lettré qui commençait à s'intéresser à la littérature bretonne, c'est le cas de **Louis Eunius ou le Purgatoire de saint Patrice**, édité par G. Dottin chez Champion en 1911, certainement l'étude la plus détaillée que l'on ait jamais faite d'une pièce bretonne⁶.

Il faut toutefois remarquer deux nouveautés par rapport aux siècles précédents : les sujets profanes connaissent un grand succès, comme **La Vie des Quatre Fils Aymon** six fois réédités par Lédan à partir de 1818 ; d'autre part, ce théâtre populaire devient urbain avec, à Morlaix, les troupes concurrentes de Job Coat et Auguste Le Corre, eux-mêmes adaptateurs de multiples *tragédies*, inspirées pour la plupart des ouvrages de la **Bibliothèque Bleue**. Un nouveau théâtre breton fera son apparition au tout début du XX^{ème} avec Tanguy Malmanche (*Marvail an Ene Naonek* - conte de l'âme qui a faim).

- **Ouvrages savants**. Le XVIII^{ème} avait été le siècle des dictionnaires, ceux de dom Le Pelletier, Grégoire de Rostrenen, Pierre de Châlons, Cillart de Kerampoul, ces deux derniers pour le vannetais ; le XIX^{ème} ne sera pas en reste, avec le **Dictionnaire celto-breton** de Le Gonidec (1821), suivi de son **Dictionnaire français-breton** (1847) enrichi par La Villemarqué, ceux de Troude (1842, 1869, 1876), de H. du Rusquec (1883-1886)... Auparavant, Le Gonidec avait publié sa **Grammaire celto-bretonne** (1807) ; plusieurs autres grammaires verront le jour, consacrée aux différents dialectes bretons. D'autres ouvrages savants seront publiés, bilingues, destinés à faire connaître à un public instruit des textes bretons anciens (pièces de théâtre), contes et légendes, chansons et proverbes (travaux de La Villemarqué, Luzel, Milin, Troude, Sauvé, Quellien...)

- **Poèmes et chansons**. Le genre poétique fut très à la mode dans l'Europe romantique ; les auteurs bretons vont également s'y essayer. C'est le cas de certains ecclésiastiques comme Mgr J.M. Le Joubioux (*Doùe ha mem bro / Dieu et mon pays*, 1844), l'abbé Guillôme (*Livr el Labourer* - Géorgiques bretonnes, 1849), ou encore des intellectuels comme Brizeux (*Telen ann Arvor* - La Harpe d'Armorique) et Luzel (*Bepred Breizad* - Toujours breton 1865). Mais, dans ce domaine, la principale originalité vient peut-être des traductions bretonnes des fables d'Esopé et de La Fontaine, auxquelles s'essayèrent plusieurs auteurs : le trégorrois Guillaume Ricou (*Fablou Esop, troët en Brezonec*, 1828), P.D. de Goesbriand (**Fables choisies de la Fontaine, traduites en vers breton**, 1836), et Prosper Proux (son *Bombard Kerne* de 1866 contient plusieurs adaptations de fables de La Fontaine), sans oublier Combeau (manuscrit en cours d'édition par D. Doujet)...

Dans ce domaine, il faut aussi mentionner les très nombreuses *chansons sur feuilles volantes* (plus de mille titres répertoriés par Joseph Ollivier) qui, chantées et vendues sur les marchés, abordent une variété impressionnante de sujets d'actualité ; elles existaient déjà avant la Révolution, mais connurent un développement extraordinaire en Bretagne au XIX^{ème} siècle : « L'âge d'or de la chanson populaire sur feuilles volantes se situe entre 1820 et 1920 », écrit Daniel Giraudon⁷ qui conclut : « La tonalité générale de nos feuillets c'est celle d'un conservatisme tranquille, reflet d'une société hiérarchisée où chacun doit tenir sa place, même si c'est la dernière ».

Un auteur de poèmes et chansons se situe aux antipodes de ce conservatisme, Prosper Proux, qui passa une bonne partie de sa vie à Guerlesquin et qui ne publia que deux petits recueils : *Canaouennou grêt gant eur C'hernewod* (« Chansons faites par un Cornouaillais » 1838) et *Bombard Kerne, jabadao ha kaniri* (« La Bombarde de Cornouaille, jabadao et chants » 1866). Ces chansons très profanes, ironiques, et parfois osées, reflètent bien l'esprit frondeur des Trégorrois ; elles connurent un grand succès dans la population mais aussi les foudres du clergé local⁸.

- **Barzaz Breiz**. En Bretagne, pas d'ouvrage plus controversé que ce recueil de chansons populaires accompagnées de commentaires historiques, publié pour la première fois en 1839 par La Villemarqué, réédité en 1845 (avec des ajouts) et 1867. Sa sortie fut accueillie par des éloges dithyrambiques, comme ceux de George Sand : « *Le Tribut de Nominoë* est un poème de 140 vers, plus grand que l'*Iliade*, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain » (1856) ; aujourd'hui, le meilleur spécialiste du *Barzaz Breiz*, l'universitaire brestois Donatien

⁶ Gw. Le Menn, **Histoire du théâtre populaire breton (XV^e-XIX^e)**, Skol, 1983, p.46.

⁷ D. Giraudon, **Chansons populaires de Basse-Bretagne sur feuilles volantes**, Morlaix, Skol Vreizh, 1985, p.126-7.

⁸ collectif, **Un poète et chansonnier de langue bretonne, Prosper Proux**, CRBC? 1984.

Laurent écrit : « S'il y eut jamais une "révolution culturelle" en Bretagne, dans le domaine littéraire, c'est au XIX^e siècle qu'elle eut lieu. Et son "petit livre rouge" fut le *Barzaz Breiz*⁹ ». Mais les critiques, initiées une trentaine d'années après la publication, par Luzel, soutenu par Renan et d'Arbois de Jubainville, mirent en évidence certains aspects :

- les nombreux remaniements apportés par La Villemarqué, tant du point de vue linguistique que littéraire,
- sa tendance à vieillir les chants, comme le premier d'entre eux *Ar Rannou* / Les Séries, présenté comme « un dialogue pédagogique entre un Druide et un enfant »,
- son esprit nationaliste et conservateur, qui sous-tend la plupart des textes de présentation : ainsi, il glorifie « les dernières luttes des libertés bretonnes contre l'autorité royale », stigmatise « la tyrannie révolutionnaire » comme le « despotisme impérial » et magnifie « le vieil esprit patriotique du peuple des montagnes », qui lui a permis de « garder le souvenir de l'indépendance primitive » (argument du chant LVII « Le Temps passé » / *Ann Amzer dremenet*).

Ces critiques sont fondées ; cependant, il faut replacer l'ouvrage dans un contexte où les exigences de rigueur linguistique, historique et méthodologique n'étaient pas celles d'aujourd'hui. De plus, il faut bien reconnaître que grâce à La Villemarqué, la Bretagne n'a pas été absente du concert européen de l'époque, qui se passionnait pour les traditions et les poésies populaires (Brentano et les frères Grimm en Allemagne, Walter Scott en Ecosse, Pouchkine en Russie...) ; aujourd'hui enfin, si la littérature bretonne n'est pas tout à fait inconnue dans le monde, ne le devenons-nous pas à la célèbre quoique encore assez floue « matière de Bretagne médiévale », au *Cheval d'orgueil* de P.J. Hélias et au *Barzaz Breiz* de La Villemarqué ?

Pour conclure, certes la littérature bretonnante du XIX^e siècle est encore marquée par un conservatisme politique et religieux : on écrit en breton pour être compris du peuple, mais aussi pour conserver cette langue, rempart contre les idées nouvelles. Toutefois, par comparaison avec les siècles précédents, cette littérature présente un certain nombre d'originalités. On est d'abord étonné par la quantité des ouvrages composés en breton, si bien qu'on a pu parler d'« une véritable explosion du breton écrit¹⁰ ». On assiste de plus à une certaine laïcisation de l'écrit : alors que les ouvrages profanes étaient rarissimes auparavant, de nouveaux genres sont apparus ou se sont épanouis, comme l'histoire, la poésie, parfois très leste (P. Proux), les fables, le théâtre profane, les chansons sur feuilles volantes ; il faut souligner ici le rôle joué l'imprimeur morlaisien Alexandre Lédan (1777-1855) : en plus de son rôle éphémère de traducteur au *Mignon al labourer* (1834), il a lui-même composé de nombreuses chansons, collecté de nombreux textes, adapté des tragédies (*Buez ar Pevar mab Emon* / La Vie des quatre fils Aymon), un roman (*Simon de Nantua*, devenu *Simon a Vontroulez*) ; il a surtout passé sa vie à imprimer des tragédies, des chansons sur feuilles volantes, des ouvrages de vulgarisation en breton, des petits livres qui ont constitué un embryon de **Bibliothèque bleue**. Regrettons qu'il n'ait pas rencontré un autre homme du peuple, républicain comme lui, dont les écrits étaient restés à l'état de manuscrit ; nous voulons parler de Jean Conan. Parmi ses cinq oeuvres conservées, l'une d'entre elles au moins, les *Avanturio* -une véritable autobiographie de 7053 vers à caractère tragique et épique- aurait mérité d'être connue de ses contemporains¹¹ ; certes, l'homme et l'écrivain sont à l'opposé de l'aristocrate légitimiste La Villemarqué ; pourtant, grâce à lui, nous découvrons aujourd'hui ce qu'aurait pu être une littérature populaire, véritablement profane et laïque, qui a manqué au XIX^e siècle breton.

LE VINGTIEME SIECLE : DU REGIONALISME A L'UNIVERSEL

REGIONALISME ET BELLE EPOQUE

Bouillonnement et ferveur marquent le tournant du siècle dans la péninsule, devenue « terre des peintres » (Pont-Aven, avec Gauguin, qui a également immortalisé Tahiti, et de nombreux artistes qui ont illustré d'autres

⁹ D. Laurent, in *Histoire Littéraire et Culturelle de la Bretagne*, Champion - Slatkine, Paris - Genève, 1987, CRBC de Brest (dir. J.Balcou, Y. Le Gallo), tome II, *Savoir et Mémoire du Peuple*, introduction, p.247. D. Laurent découvrit les carnets de La Villemarqué en 1964, et consacra une thèse aux *Sources du Barzaz Breiz* (éditée en 1989 par ArMen).

¹⁰ Yves Le Berre in *H.L.C.B. op. cit.* p.253, qui évalue à *un millier* le nombre des ouvrages *reliés ou brochés*.

¹¹ Paolig Combot, *Jean Conan, aventurier et écrivain breton*, Morlaix, avril 1999 ; une nouvelle traduction des *Avanturio* est en préparation.

lieux) et éternelle « petite patrie », y compris d'écrivains-voyageurs comme Loti (qui popularisa le roman maritime puis exotique, avant de partir peindre le Pays Basque ou la Turquie...), sans oublier les très nombreux prêtres écrivains (comme l'abbé Louis Le Clerc, auteur d'un intéressant *Ma Beaj Jeruzalem*, « Mon Voyage de Jérusalem » - 1901). C'est alors la « Belle Epoque », en Bretagne celle d'un nouveau régionalisme littéraire, bien ancré dans la population (avec Anatole Le Braz, auteur de la célèbre **Légende de la Mort chez les Bretons armoricains**, ainsi que l'Académicien Charles Le Goffic), après un « Parnasse breton » fort de dizaines de poètes, plus que de vrais poètes, mais aussi un mouvement bardique renaissant dont le tout jeune archi-druide (Jaffrennou, dit Taldir) écrit des vers en breton comme en français, mais aussi en gallois, tout en éditant journaux et revues. L'ardeur de ces écrivains, quelques dizaines au total (qui écrivent en langue bretonne, et publient souvent recueils poétiques et des pièces de théâtre etc.), doit beaucoup aux réactions de rejet que provoque la IIIème République anticléricale et jacobine, souvent - mais pas toujours - vécue comme une intrusion brutale de l'État français en Basse-Bretagne.

Poèmes (souvent dans des genres lyriques - bucoliques, élégiaques, parfois plus personnels dans le meilleur des cas), contes traditionnels (évoluant parfois vers la nouvelle), et divers romans-feuilletons à la mode emplissent des revues catholiques alors très populaires et très lues (**KROAZ AR VRETONED, FEIZ HA BREIZ, DIHUNAMB...**), car étroitement liées au « bloc agraire » dominant (clergé, paysannerie, et noblesse terrienne), surtout à mesure que le radicalisme se fait plus anticléric et jacobin. Parmi ces écrivains, dont peu ont atteint une certaine notoriété littéraire (Yves Berthou, Louis Le Floc'h, Yves Le Moal, Philomène Cadoret...), se dresse la figure tragique d'un Jean-Pierre Calloc'h, mort pour la France, guetteur priant sur les tranchées, comme par défi : né à Groix, « trois lieues au large », refusé au séminaire puis réformé, il s'engage résolument pourtant, « catholique et Breton toujours », et mourra au front en 1917, laissant un recueil poétique posthume, devenu célèbre ne serait-ce qu'au titre de l'ancien combattant qu'il est - **Ar en deùlin (A genoux)** - symbole d'un renouveau mort-né, puisque comme une grande partie de ce premier *emsav* littéraire, il avait été fauché par la première guerre mondiale.

LE TOURNANT DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Rupture et modernisme marquent l'entre-deux d'une « guerre civile européenne », qui borne le mouvement breton et qui voit le renouveau littéraire évoluer au milieu de ce « siècle des extrêmes ». Si la prose narrative continue (cf. **Bilzig**, roman d'éducation maritime de l'historien républicain F. Le Lay, ainsi que le théâtre néosymboliste d'un modeste « maître de forge », Tanguy Malmanche), ces années sont celles de « l'école de **GWALARN** » (Noroît - créée en 1925 par R. Hemon et O. Mordrelle). Revue littéraire qualifiée alors « de renaissance nationale », elle est le versant littéraire du nouvel autonomisme de **BREIZ ATAO** (« Bretagne Toujours », du nom de leur revue), minorité agissante, s'affirmant totalement à contre-courant d'une identité négative à la Bécassine, toute à son intégration dans l'ensemble français. Si l'autonomisme, devenu dans les années trente nationalisme plus ou moins « intégral », versa *in fine* dans l'extrémisme, ses dirigeants croyant devoir jouer la carte de l'occupant (comme Hemon lui-même à la radio, sous autorité allemande), les 164 numéros de sa revue **GWALARN** ont créé une nouvelle donne littéraire, grâce à de multiples traductions et surtout par des créations inscrites dans la durée. Ainsi est né dans l'enthousiasme, puis s'est aguerri dans la douleur, un art « néo-breton », pendant de ce même courant en architecture (dans la mouvance d'un Mordrelle, justement) : poésie ressourcée (la grande réussite de R. Hemon, héritier du style héroïque de Yeats, mais qui fut aussi dramaturge et romancier, sans compter une oeuvre par ailleurs considérable, érudite, après avoir été militante), romans fresques et *novelas* de Drézen le flamboyant, Bigouden ayant fait des études religieuses outre-Bidassoa, avant de rompre, comme le Cornouaillais Jakez Riou (mort de tuberculose en 1937), dont les nouvelles ciselées montrent bien par leur inspiration dramatique quel peut être le ton de cette littérature de prestige, quelque peu autocentrée, qui n'a guère suscité de traductions (exception faite de quelques oeuvres de Riou, Drézen, et parfois Roparz Hemon...).

CONTINUITÉ A LA LIBÉRATION

La Libération réduit la mouvance bretonne qui a parfois collaboré, à du folklore, d'ailleurs brillant, mais l'écriture ne connaît pourtant guère de trêve. La revue **AL LIAMM** (Le Lien), dès 1945, prend le relais de **GWALARN**. Cependant, rien ne sera plus comme avant. Si le fond nationalitaire reste le même, les styles évoluent notablement. Cette poésie « néo-moderniste » se fait plus intimiste, qu'elle soit d'inspiration catholique et spirituelle (nettement traditionaliste) chez le recteur-poète Maodez Glanndour, ou plutôt individualiste et moderniste chez Ronan Huon (directeur d'**AL LIAMM**). Mais c'est la *short story* (à la manière des Anglo-américains contemporains) qui devient le genre de prédilection dans une sorte de traversée du désert (R. Huon, Y. Olier, J. Abasq, R. Autret,

puis P. Denez...). Le style anglo-saxon, voire « anglo-celtique », n'est-il pas alors une vraie alternative aux modèles français ? Littérature dépressive, l'a-t-on analysée depuis lors (G. Kervella¹² parle de « conscience malheureuse »), nourrie de l'impuissance d'intellectuels face à la dissolution insidieuse de leur « bretonnité », jusque dans le quotidien (mœurs, paysages, religion, et recul de la langue).

LA COLERE BRETONNE

Puis, avec les années 70, tonne une nouvelle « colère bretonne », surtout illustrée par la chanson bretonne : celle d'une génération nourrie de révoltes paysannes et de luttes ouvrières, sur fond de guerre d'Algérie et de mai 68. Le « barde » libertaire et nationaliste Glenmor en fut un précurseur, avant que Servat et Stivell ne chantent à leur tour des textes de nouveaux auteurs comme Y.B. Piriou¹³ ou P. Keineg, l'un de ces poètes « engagés » de la jeune gauche bretonne bientôt hégémonique dans l'*emsav*, dont **La révolte des Bonnets Rouges** fut jouée devant des milliers de spectateurs, lors du tricentenaire en 1975. Deux poètes seront alors médiatisés : Añjela Duval, devenue « dernière des paysannes », assez traditionnelle d'inspiration (nature environnante et bestiaire familier) quoiqu'en révolte déclarée devant la disparition de son bocage et l'étouffement de sa langue, tout comme Y. Gwernig, chanteur-poète trilingue de retour d'exil à New-York où il fréquenta Kerouac, ce qui en fit une figure d'avant-garde de Breton-Américain.

TOUTE UNE LITTERATURE DE LA MEMOIRE

Dans le même temps, fidèle à la société traditionnelle, mais laïcisée et urbanisée désormais, la revue **BRUD**, issue de la mouvance résistante d'après-guerre, poursuivait un inventaire de la civilisation bretonnante, depuis 1957. Chef de file de ces lettres testamentaires, Pierre-Jakez Hélias¹⁴, un temps marginal dans la mouvance bretonnante, s'affirme bientôt auprès du grand public comme « l'écrivain breton » par excellence : d'abord par son théâtre, prolongeant une oeuvre radiophonique brillamment entamée dès 1946 à *Radio-Kimerc'h*, puis par ses chroniques, esquisses de **Marh al Lorh (Le Cheval d'Orgueil, 1975 - « histoire de vie »** vendue à 4 millions d'exemplaires, traductions comprises), sans oublier l'oeuvre poétique bilingue, puis romanesque, d'un vrai « grand communicateur ». Son oeuvre qui s'est voulue testimoniale, quoique de portée universelle, lui qui affirmait : « Le breton est mon pays... mon héritage... mon maître... le champ de mes miracles »... (1974). S'il avait eu quelques devanciers (comme le notaire Yeun ar Gow, le bourlingueur Jarl Priel, le tranquille Ernest Le Barzic...), son succès incitera davantage de bretonnants à écrire d'autres oeuvres importantes, basées sur la mémoire (le Père Médard, le frère Seité, Mgr Favé - tous trois hommes d'Eglise - mais aussi plusieurs laïcs comme Y. Miossec, S. Loguillard etc.).

FIN DE SIECLE METISSEE

Le cadre institutionnel et intellectuel a fortement changé lors des deux dernières décennies, comme a évolué ce qu'on appelle « l'identité bretonne », dans le sens d'une meilleure perception du patrimoine breton et bretonnant par le peuple, comme par les « élites républicaines » : régionalisation et Europe ont dès lors permis la réappropriation d'une identité plus positive dans son cadre naturel, celui d'un vrai « finistère » ouvert sur le monde. Le renouveau est visible dans l'édition (une centaine de titres par an¹⁵), aide financière aidant. Son expression de prédilection désormais semble devenir le roman, tant historique (Mikael Madeg), chronique (Fañch Peru), autobiographique (Evenou, Oillo, Renault), idéaliste (Christian Brisson), que noir ou policier (Favereau, Y. Gerven), voire plus expérimental (Gwendal Denez...). Mais la poésie est toujours bien présente (Naig Rozmor, Trellu, J. Biger etc.), devenant parfois très « post-moderne » (A. Botrel, Koulizh Kedez, Tudu Huon etc.) et donc fortement métissée. Ce regain de création est également le fait du théâtre, avec des troupes comme celle de Goulc'han Kervella (par ailleurs auteur de nouvelles et de romans etc.) qui a fait jouer **Ar Basion Vras (La Passion Celtique)** devant plus de 30 000 spectateurs en 1997, par exemple, sans compter un renouveau de la chanson (*gwerz*, mais pas seulement,

¹² Goulc'hen Kervella, **Médecine et littérature en langue bretonne au XIXème et XXème siècles**, Liogan, 1991.

¹³ YB Piriou, **Défense de cracher par terre et de parler breton**, PJ Oswald, 1971.

¹⁴ collectif : **Per-Jakez Helias**, Skol Vreizh, 1997.

¹⁵ Francis Favereau, **Littérature et écrivains bretonnants depuis 1945**, Skol Vreizh, Morlaix, 1991.

car il existe de nouveaux compositeurs), accompagnant un impressionnant *revival* musical, marqué par la nouvelle *world music*...

Ainsi s'achève un long siècle de transition et d'ouverture au total, qui a vu la personnalité bretonne renaître, assez diversifiée désormais, des cendres encore chaudes de ses multiples brasiers.

P. Combot & F. Favereau

BIBLIOGRAPHIE

Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, collectif (J. Balcou & Y. Le Gallo), CHAMPION-SLATKINE, Paris-Genève, 3 tomes, 1987.

Histoire Générale de la Bretagne et des Bretons (direction Y. Pelletier), Nouvelle librairie de France, deux tomes, 1990.

&

Fañch Broudig. **La Pratique du breton de l'ancien régime à nos jours**, PUR, 1995.

Francis Favereau **Littérature et écrivains bretonnants depuis 1945**, SKOL VREIZH, Morlaix, 1991.

Donatien Laurent **Aux sources du Barzaz Breiz**, éd. AR MEN & CHASSE-MARÉE, Douarnenez, 1989.

Gwennole Le Menn, **Histoire du théâtre populaire breton**, SKOL, 1983.

Yves Le Berre. **La littérature de langue bretonne, livres et brochures entre 1790 et 1918**, Ar Skol Vreizoneg / Emgleo Breiz, 1994.